

Vallorcine : une frontière française des Alpes

par Pierre-Yves PÉCHOUX

Aux confins du canton helvétique du Valais et du département français de Haute-Savoie, le territoire de la commune de Vallorcine forme l'une de ces exceptions que l'on note fréquemment aux marges des Etats, même quand ils ont affirmé haut et fort vouloir s'étendre à l'intérieur de *frontières naturelles*.

LES LIEUX : Où se trouve-t-on ?

Toutes les eaux courantes de Vallorcine, réunies dans un émissaire au régime nivo-pluvial marqué, que plusieurs auteurs nomment l'Eau Noire mais d'autres l'Eau de Bérard, sans que l'on ait décidé lequel des torrents qui le forment l'emporte sur l'autre en abondance, sont tributaires du Rhône; elles atteignent ce fleuve en aval de Martigny et en amont de Saint-Maurice, c'est-à-dire largement en amont du lac Léman. Il n'est donc pas douteux que Vallorcine, appartenant au bassin-versant hydrographique du Rhône supérieur, soit étendue sur un versant *suisse* des Alpes occidentales et y constitue une enclave française. Entre le Rhône valaisan et l'Arve savoyarde, qui fait sa jonction avec le Rhône à sa sortie du lac Léman, la ligne de partage hydrographique suit ici la crête de la montagne des Posettes et passe au col des Montets lesquels, à l'est et au sud, séparent Vallorcine de la vallée française la plus proche, celle de Chamonix. Un tel penchant vers le bassin du Rhône supérieur n'entraîne toutefois pas de conséquence entièrement décisive : l'organisation de détail du relief fait que la Suisse est moins accessible depuis Vallorcine que ne le suggère une carte à petite échelle; l'Eau Noire, qui va grossir le torrent valaisan de Trient à l'aval de Vallorcine, ne parvient en effet à la vallée du Rhône, en franchissant une dénivellation de l'ordre de 600 mètres en une dizaine de kilomètres, qu'au terme de gorges assez scabreuses pour être peu fréquentées, d'autant que la raideur de leurs versants a durablement découragé les ingénieurs des Ponts et Chaussées. Un itinéraire plus facilement praticable, aujourd'hui entièrement équipé d'une route confortable, conduit cependant de Vallorcine vers le vieux carrefour de Martigny et vers toutes les voies installées dans la vallée

du Rhône suisse; mais cet itinéraire doit depuis longtemps faire un détour plus à l'est pour emprunter le passage du col de la Forclaz; et il devait surmonter, outre cette distance et cette dénivellation supplémentaires, toute une série de « mauvais pas » qui le rendaient impressionnant et dont la célébrité fut assurée par ceux des voyageurs qui, tel W. Turner au tout début du XIX^e siècle, les franchissaient avec crayons, aquarelle et pas mal d'émoi.

Très à l'écart dans un tel contexte montagnard, Vallorcine est pourtant devenue française, faisant partie du canton de Chamonix depuis le rattachement de la Savoie à la France, après avoir relevé pendant des siècles, pour s'en tenir à la géographie des circonscriptions religieuses, du prieuré de Chamonix. Ce rattachement ne diminuait guère l'isolement de Vallorcine par rapport au reste du territoire savoyard quand la capitale du duché de Savoie était à Chambéry; car la vallée de Chamonix était, elle-même, d'un accès si mal commode, les gorges de l'Arve formant à l'aval des Houches un obstacle comparable à celui des gorges du torrent de Trient, que l'on avait le plus souvent meilleur compte d'y entrer en empruntant l'itinéraire escarpé du col de Voza, qui occupe au sud une position analogue à ceux de Balme et de la Forclaz au nord, passages qu'il fallait emprunter pour atteindre Turin, quand cette ville fut elle-même la capitale du duché de Savoie, les ducs étant devenus rois de Piémont-Sardaigne.

La vallée de Vallorcine s'étend donc à proximité du Mont Blanc. Et elle fut pendant très longtemps, pour beaucoup d'observateurs de montagnes qui parcouraient l'Europe, une de ses voies d'accès fréquentées. Mais même si beaucoup de dessinateurs ou de peintres ont, au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, insisté sur ce voisinage formidable, on ne peut jamais de Vallorcine découvrir tout le massif du Mont Blanc d'un seul coup d'œil et on n'aperçoit guère le sommet de l'Europe que de quelques-uns des lieux habités dans le secteur aval du fond de la vallée. Cela permet sans doute de comprendre comment cette vallée n'est point empruntée aujourd'hui par les milliers de marcheurs qui parcourent le célèbre chemin de randonnée du « Tour du Mont Blanc » : bien que fort proche et, dans sa sévérité, fort pittoresque elle-même, elle en paraît trop loin.

Entièrement ouverte dans les roches cristallines compactes et cohérentes qui appartiennent à l'ensemble des Aiguilles Rouges, Vallorcine est une vallée très étroite : quand les eaux courantes se taisent, en hiver, la voix porte aisément d'un versant à l'autre. C'est une vallée élevée où la plupart des sites habités en permanence sont disposés entre 1100 et 1400 mètres d'altitude. Elle est orientée du SSW au NNE, suivant une direction structurale qui est exactement parallèle à celle de la vallée de Chamonix bien plus largement évasée au sud entre Aiguilles Rouges et Mont Blanc. Le fond de la vallée, autrefois défriché et cultivé pour entretenir des prairies

de fauche et quelques parcelles agricoles labourées à la main à l'aide de trois sortes de houes successivement utilisées aux différents stades du travail, est encadré de versants boisés assez raides; l'étroitesse de la vallée et son orientation générale font que la forêt est beaucoup plus dense et bien plus continue sur le versant exposé à l'WNW, l'envers, que sur le versant d'*endroit*, bien mieux éclairé et plus ensoleillé parce qu'exposé à l'ESE; cette dissymétrie a été accusée par les aménagements humains : presque tous les habitats permanents, la majorité des habitats saisonniers et la plus grosse partie des terroirs agricoles, ou de ce qui en reste aujourd'hui, occupent l'*endroit*.

Vallorcine n'est reliée physiquement à la vallée de Chamonix que par un passage établi à un peu moins de 1 500 m d'altitude : le col des Montets; ce col ouvre à travers le massif des Aiguilles Rouges, entre l'extrémité nord des Aiguilles Rouges proprement dites, qui font face au massif du Mont Blanc, et l'échine verdoyante du chaînon des Posettes qui les termine un peu plus au nord. Le col des Montets a été façonné, sinon élargi, par une langue de diffluence glaciaire alimentée par les glaciers du nord du massif du Mont Blanc aux époques d'abondance glaciaire du Pléistocène, alors que la vallée de Chamonix se révélait trop étroite pour permettre l'écoulement vers le sud de tout l'énorme glacier qui devait l'emprunter. A cette diffluence, qui a pu fonctionner à plusieurs reprises entre un demi-million d'années et dix à douze mille ans avant le temps présent, le fond de la vallée doit être plus ou moins régulièrement tapissé de dépôts morainiques abandonnés par le glacier nourri par le massif du Mont Blanc; ces dépôts, qui sont, pour les sols arables, un bien meilleur support que les éboulis rocheux des versants, ont, par chance, été abandonnés avec plus d'abondance sur le versant d'*endroit*, ou bien ils y sont demeurés : leur présence a ajouté au facteur favorable de l'exposition pour faciliter, malgré l'altitude, la colonisation agricole.

Le passage des Montets offre une liaison vers le sud desservie aujourd'hui par une route nationale des plus étroites. Cette liaison reste incertaine : le col est fréquemment impraticable en hiver parce que durablement encombré par la neige. Les enseignements de l'expérience locale, vécue à grande échelle, démentent ici l'optimisme d'une notation à petite échelle que l'on peut relever, à propos de la circulation routière régionale, sous la plume de Pierre George dans une bonne *Géographie des Alpes*, Paris, PUF, 1942 : « La grande artère de ce réseau routier est la route du Sillon alpin, de Martigny à Gap. C'est la *route d'hiver*, praticable en toutes saisons ». Malgré l'accroissement général du trafic automobile et malgré les effets régionaux de l'ouverture du tunnel sous le Mont Blanc entre les vallées de Chamonix et de Courmayeur, le col des Montets peut demeurer aujourd'hui un hiatus hivernal jusqu'à soixante jours par an... D'une part, on est là dans une partie des Alpes occidentales où l'on mesure des précipitations neigeuses si abondantes qu'elles compliquent les opérations de déneigement :

c'est au point qu'un piéton remontant autrefois la vallée en plein hiver n'avait pu y repérer le moindre village ... jusqu'à s'apercevoir qu'il se trouvait sur un toit parce que s'ouvrait sous ses pas l'orifice extérieur d'une « bourne », la vaste cheminée de bois construite dans la cuisine de l'habitation vallorcine traditionnelle. D'autre part, la raideur des versants est telle que le poids de la couverture neigeuse la rend rapidement instable, provoquant des avalanches volumineuses dont le déplacement soudain et le souffle poudreux qui les accompagne sont dévastateurs. Enfin, quand l'hiver tire à sa fin, la vallée est, comme beaucoup d'autres vallées des Alpes internes, souvent affectée par le réchauffement rapide de l'atmosphère qui accompagne les vents de foehn : alors des pans entiers du manteau neigeux conservé sur les versants d'envers s'effondrent vers le bas et s'accumulent en amas très compacts qui réclament ensuite l'emploi de foreuses pour rouvrir la route : il est arrivé, voilà quelques lustres, que le maire de Vallorcine menace de ne pas ouvrir le bureau électoral à l'occasion d'un scrutin organisé début juin parce qu'un culot d'avalanche coupait encore la route, la rendant impraticable. Ni le remplacement par une nationale, de 1882 à 1886, du chemin muletier qui montait autrefois du Valais et qui avait été amélioré pour que puissent l'emprunter, péniblement, les diligences de Martigny à Chamonix, ni les travaux plus récents de correction des risques d'avalanches ne garantissent donc la continuité des communications routières de cette petite vallée avec le territoire national. Et il arrive encore que l'on doive faire appel à un médecin suisse pour venir au chevet d'un patient : la vallée de Vallorcine peut alors apparaître comme une terre française exclavée à la marge du Valais dans le bassin du torrent de Trient et du Rhône.

Le chemin de fer est venu plus tard que la route, sous la forme d'une voie étroite et de convois à traction électrique. Son grand mérite tient à ce qu'il évite les embarras du col des Montets grâce à un tunnel percé sous les Posettes entre la vallée de Chamonix et celle de Vallorcine; l'avantage du souterrain s'est trouvé accru depuis 1986 de ce que la voie ferrée a été aménagée pour permettre aussi, en hiver, quand la route par le col est trop enneigée, le transit des automobiles : cela ne peut se faire toutefois si l'accès au tunnel se trouve obstrué par une avalanche tombée du versant d'envers... La voie ferrée à écartement normal desservait Martigny dès 1861 et les Suisses avaient, de là, poussé vers la haute vallée de l'Eau Noire une voie étroite d'intérêt local qui approchait de la frontière dès 1906. Côté français, la voie ferrée à écartement européen se termine depuis 1898 à la gare du Fayet, d'où une voie étroite prend le relais vers la base du Mont Blanc et la frontière suisse : elle atteint Chamonix en 1904 et, à l'été 1908, Vallorcine, où fut établie une gare internationale avec les commodités utiles et les services nécessaires. En notre fin de siècle, tant la recherche des effets de synergie que le souci de mieux utiliser les équipements et le matériel roulant, que

que soit l'appartenance des entreprises qui en ont la responsabilité, font que la desserte ferroviaire est aujourd'hui assurée du Fayet à Martigny sans rupture de charge dans cette gare internationale : cela peut donner l'impression que la frontière entre un état membre de l'Union européenne et une Confédération qui n'en fait pas partie est imperceptible. Mais cela ne devrait pas faire oublier que l'achèvement de la route nationale, d'une part, puis la construction de la voie ferrée du chemin de fer du Mont Blanc ont beaucoup mieux ancré Vallorcine dans le territoire français que n'avait pu le faire le rattachement de la Savoie un demi-siècle plus tôt; en témoignent suffisamment le fait qu'aucun Vallorcinois n'a refusé ou esquivé la conscription pendant la Première guerre mondiale et la longue liste de ceux qui sont alors « morts pour la France » que chacun peut encore consulter sur le petit monument dressé près de la mairie.

LES HABITANTS : Que sont les Vallorcinois ?

Ancey, Berguerand, Bozon, Burnet, Chamel, Claret, Devillaz, Dunand, Mermoud, Pache, Pastore, Semblanet, Vouilloz... On peut comparer les noms conservés de la sorte à ceux des défunts qui reposent au cimetière devant l'église : la liste est assez courte des patronymes attachés à Vallorcine où l'on n'a jamais dénombré une population permanente qui atteignit cinq cents habitants. La répétition de ces noms dans une cohorte de population aussi limitée suggère que les conjoints étaient le plus souvent choisis parmi les habitants de la vallée, même si l'introduction de quelques épouses nées à l'extérieur empêche d'évoquer une stricte endogamie géographique; jouant dans un cadre géographique assez nettement délimité, la multiplication et l'entrecroisement des liens de parenté renforcent cependant le sentiment d'appartenance à un groupe local.

On peut relever dans la composition de cette liste de patronymes et l'entretien de sa cohérence pendant quelques siècles un signe supplémentaire de l'isolement humain de la vallée : ces noms forment, quelles que soient les interférences un ensemble distinct non seulement des séries patronymiques en usage à Chamonix ou au-delà mais aussi de celles que l'on peut relever dans les communes valaisannes les plus proches, celles de Trient et de Finhaut. Cette particularité attire l'attention sur l'origine des Vallorcinois dont la plupart descendent de colons venus du Haut Valais, en amont de Sion ou de Sierre, donc de contrées germanophones, et fixés dans la vallée au milieu du XIII^e siècle pour répondre aux propositions du prieuré de Chamonix d'y vivre et de l'habiter.

L'héritage de ces colons consiste principalement en une dizaine de hameaux permanents établis séparément dans le fond de la vallée et, à une exception près, tous à l'endroit. L'ouverture de la route nationale et l'établissement de la gare ont entraîné bien plus tard la formation d'un hameau supplémentaire qui contient toujours la mairie, la poste, une épicerie,

un bureau de tabac et un hôtel : ses fonctions de services étaient un peu plus étoffées voilà encore une génération, mais il n'est jamais devenu un chef-lieu. D'une part, la gare est elle-même flanquée du seul hameau établi à l'envers et c'est au hameau du Sizeray que se trouve l'église, protégée par sa *tourne* des avalanches qui ont emporté une partie des maisons : on a bâti là une énorme muraille en forme d'étrave, capable de diviser et détourner au moins les coulées de neige. D'autre part, alors que les hameaux d'amont ont longtemps disposé de leur église et avaient obtenu l'ouverture d'une gare, à une faible distance du col et du tunnel, près du premier hôtel moderne de la vallée, l'Hôtel du Buet, chacun des hameaux plus anciens a durablement manifesté sa personnalité sociale en entretenant son propre four à pain et sa propre adduction d'eau. L'œuvre de scolarisation obligatoire accomplie par la Troisième République avait d'ailleurs reconnu la dispersion relative de l'habitat et contribué à entretenir la segmentation de ce petit territoire en créant trois écoles primaires dans la commune.

Ce sont les hameaux qu'ils habitent après leurs parents et leurs grands-parents qui forment le premier échelon des espaces vécus des Vallorcins et qui leur permettent de se situer sans erreur malgré les possibilités d'homonymie. Les habitants distinguent ensuite entre l'amont et l'aval de la vallée, que sépare non seulement une distance de cinq kilomètres — plusieurs d'entre eux ne la couvrent que rarement au cours d'une année, même malgré les progrès contemporains de la motorisation — mais que différencient surtout de subtiles nuances de la végétation et des ambiances morpho-climatiques : plus de soleil à l'amont, plus de feuillus dans la composition des associations végétales de l'aval, enneigement plus épais et printemps plus tardif à l'amont, mais plus de risques d'avalanches à l'aval où les redoux déséquilibrent souvent le manteau neigeux posé sur des versants en pente plus forte qu'à l'amont. Mais de telles distinctions relatives aux références spatiales individuelles et familiales n'empêchent ni l'expression d'un sentiment identitaire vallorcinois ni les manifestations d'appartenance communautaire, à telle enseigne qu'un Chamoniard est tenu pour un étranger et qu'à leur grand-mère qui n'a guère quitté la vallée depuis plus d'un demi-siècle ses petits-enfants issus de filles nées sur place sont capables de rappeler que, née en Maurienne, elle doit se sentir encore étrangère à la vallée.

C'est dans l'architecture locale que l'on peut repérer une manifestation matérielle du particularisme vallorcinois en France. Mais cela apparaît moins dans le corps des maisons que dans une annexe dont disposait l'exploitation agricole.

Quelques bâtiments construits pendant le XIX^e siècle ou la fin du XVIII^e témoignent encore de ce qu'était le dispositif architectural dominant que l'on peut tenir pour traditionnel. Les maisons elles-mêmes, toujours adossées à la pente et généralement bâties face au sud — murs en pierre très épais

en partie prolongés en étage de parois formées de larges madriers de bois — ont une toiture à deux pans qui était couverte, comme souvent les pignons, de planches ou de planchettes, tavaillons ou ancelles. Ces maisons contiennent trois sous-ensembles disposés à l'abri d'un large toit unique : logis et étable en rez-de-chaussée et fenil en étage. Le fenil, contenu dans des murs parfois terminés, en bois sauf sur la paroi exposée à l'ouest, par où arrivent les précipitations, et ouvert par l'arrière de la bâtisse, est en général élevé sur l'équivalent de deux étages et dispose du volume le plus vaste : même si les effectifs du cheptel sont inévitablement limités, à cette altitude, par la médiocrité des récoltes de fourrage, la durée de l'hiver impose en effet de constituer des réserves considérables. Le fenil approvisionne directement, grâce à des trappes ouvertes à l'aplomb des crèches, l'étable qui était disposée, avec ses annexes où loger un cochon, deux ou trois chèvres et de la volaille, au coin nord-est et elle était installée sur un plancher de bois, d'où la maigre litière et le lisier étaient évacués vers l'extérieur par une rigole ouverte à la base de la façade. Quant au logis lui-même, un long couloir ménagé suivant la paroi ouest y dessert la cuisine ; la cuisine était vraiment l'élément central du logis traditionnel : à demi enterrée à l'arrière, prolongée un peu plus en arrière par une resserre pour servir de garde-manger, elle est organisée autour de lâtre et de sa vaste cheminée, elle communique directement avec l'étable et elle permet d'accéder par une trappe à une petite cave souterraine, par un escalier à l'étage du fenil où sont parfois réservées des chambres, et de plain pied à une ou deux pièces à vivre donnant sur la façade. Ce logis était comme souvent dans les Alpes complété à l'extérieur de la maison par une petite construction auxiliaire entièrement en bois, sauf ses pierres d'assise, et munie d'une porte très étroite pour servir au stockage du grain ou d'autres réserves alimentaires, au rangement d'une partie du linge et des vêtements du ménage et à la conservation des biens les plus précieux de la famille : grenier, penderie et coffre-fort disposés de la sorte à l'abri des risques d'incendies. La plupart de ces greniers ont aujourd'hui disparu.

Rien, jusque-là, dans ces dispositions de la bâtisse et des aîtres, qui permette de distinguer radicalement les traits de Vallorcine de ceux que l'on retrouve, avec des nuances, dans l'ensemble des Alpes occidentales. Mais on peut noter un détail introduit voilà un peu plus d'un siècle, soit assez récemment, parce qu'il rappelle le voisinage de la Suisse : l'usage de pierres capables de supporter sans fissures de grands écarts de température pour construire le poêle dressé dans la pièce de devant pour la chauffer mais chargé en combustible à partir de la cuisine : c'est un matériau que les Vallorcins ont apporté de carrières de la vallée de Bagnes, en Valais, alors que l'usage de céramiques industrielles se répandait ailleurs.

Cette proximité du Valais éclate surtout dans la présence de gerbiers ou de greniers à céréales, les raccarts, raccas ou

regats, qui font de Vallorcine un cas unique en France. Ce sont d'harmonieux bâtiments de bois : toiture à double pan couverte de larges ancelles lestées de grosses pierres, parois presque entièrement aveugles à l'exception d'un portail à double battant ouvrant à l'arrière et formées de madriers dégrossis et assemblés en queue d'aronde; ces parois, qui ne sont pas vraiment étanches, et permettent donc l'aération du grenier, sont posées sur quelques plateaux de pierre, lesquels reposent sur autant de pilotis de bois débités dans de courtes bûches taillées en sifflet et dressés sur un socle de murs bâtis en pierres sèches : les rongeurs ne peuvent quasiment pas franchir la défense en surplomb que constitue la face inférieure des plateaux de pierre. Le soubassement des regats peut servir de bûcher ou de remise. La destination du bâtiment lui-même était d'abriter les gerbes de céréales qui étaient récoltées sur quelques parcelles : le grain était autrefois battu au fléau sur le plancher de la partie centrale du regat, vanné à l'extérieur et la paille remise dans des compartiments ménagés à l'intérieur le long de ses parois. Le mode de construction de ces regats, un simple assemblage pour la plupart des éléments en bois, permettait de les défaire pour les transporter et les assembler à nouveau ailleurs, ce que nous avons vu faire encore à diverses reprises entre 1958 et 1985. On ne retrouve jamais une telle architecture et de telles habitudes dans les Alpes françaises; mais ce sont des traits caractéristiques des montagnes du Valais : quelles que puissent être les transformations que beaucoup ont subi du fait de la déprise agricole et de leur réutilisation et de leur remodelage en résidences secondaires dans la vallée depuis un demi-siècle, les regats demeurent l'indice le plus caractéristique de l'origine valaisanne du peuplement agricole de Vallorcine.

LES SERVICES D'AUJOURD'HUI EFFACERONT-ILS LES TRAVAUX D'HIER ?

L'habitat et l'architecture de la vallée sont aujourd'hui de plus en plus marqués par des formes ubiquistes et banales dont la multiplication est corrélative du développement des activités de services et de loisirs qui accompagne le déclin de la foresterie et de l'agriculture. L'ouverture de la voie ferrée avait été vécue comme une incitation à multiplier, à l'instar de ce qui s'était produit un peu plus tôt dans la commune valaisanne voisine de Finhaut, les pensions et les hôtels; plusieurs furent installés là où il n'y avait eu précédemment que l'auberge et le relais que réclamaient les difficultés éprouvées à franchir les mauvais pas et le col des Montets. Arrivèrent en même temps des vacanciers, des estivants, qui trouvèrent à se loger aussi dans des maisons de plusieurs hameaux où l'on ménagea quelques chambres à louer pour les accueillir en complément des revenus de l'exploitation agricole. A la fin des années 1930, quelques-uns de ces touristes pouvaient louer des maisons entières que l'exode rural rendait disponibles et d'autres avaient déjà acquis des maisons ou des annexes,

tels que des regats, les aménageant à leur façon pour y loger pendant des vacances d'été. De telles acquisitions furent multipliées à partir de la fin de la décennie 1950 et ce mouvement fut accompagné de constructions à usage d'habitation par nombre d'étrangers à la vallée dont la plupart, sinon tous, n'envisageaient que des séjours temporaires. Cette évolution était poussée aussi par le démarrage d'une fréquentation touristique hivernale grâce à l'implantation dans la commune de modestes instruments de remontée mécanique pour le ski et grâce au fonctionnement plus régulier du chemin de fer en hiver qui permet d'interpréter Vallorcine comme un satellite des installations de sports d'hiver de la vallée de Chamonix. Cette évolution se trouvait, d'autre part, favorisée par le fait que la rétraction des activités agricoles et la diminution relative des revenus qui leur étaient liés permettaient aux Vallorcins d'aliéner des parcelles de terre dont la maîtrise leur devenait moins nécessaire. Une conséquence imprévue de cette évolution fut que les résidences de vacances particulières ont concurrencé l'hôtellerie locale au point d'en faire disparaître une partie, quand bien même la saison touristique était un peu plus étalée : tandis que la vallée héberge quinze à seize cents touristes ou vacanciers, soit quatre à cinq fois plus qu'il n'y a d'habitants permanents, pendant les quelques jours de fréquentation maximale, en juillet-août, seule une minorité pratique les trois hôtels qui demeurent en exercice. Dans ce cadre les projets d'avenir tournent autour d'hypothèses d'extension des facilités consacrées aux sports d'hiver dont la réalisation, qui dépend plus de la conjoncture économique générale que d'initiatives locales, accroîtra la dépendance de Vallorcine par rapport à des centres de décision extérieurs et, en tout premier lieu, par rapport à l'ensemble que constituent les équipements et les services concentrés dans l'orbite de Chamonix.

On a cependant constaté tant la réadaptation plus ou moins habile de l'ancien habitat agricole à de nouvelles fonctions que la prolifération de villas, grosses ou menues, basses ou hautes, construites en bois, en pierre, ou autrement, sur des modèles extrêmement divers : beaucoup de ces constructions pastichent des bâtiments anciens aperçus dans d'autres vallées ou ont emprunté des exemples à travers toutes les stations touristiques alpestres ou dans diverses banlieues, quelques-unes sont des imitations parfois fort réussies de l'architecture locale ancienne, et, plus rarement, d'autres recourent aux matériaux et aux techniques traditionnels — ce qui fut le cas pour deux belles maisons de bois modernes inspirées des regats et bâties sur des plans de l'architecte Jacques Riedberger.

Rien d'étonnant à ce que la vallée ait perdu dans ce contexte de mutation socio-économique beaucoup de son originalité. Le tissu nodulaire des vieux hameaux originels, bien distincts les uns des autres, quelle que fut leur taille, et disposés clairement suivant la pente ou précisément selon un replat transversal, en fonction de l'exposition et de la proximité

De tels efforts pour manger et boire n'empêchaient pas qu'il fallait à l'automne vendre une partie du bétail, ce qui faisait de Vallorcine un pays naisseur et laissait aux Vallorcins de quoi acquérir à l'extérieur une partie de ce qu'ils ne produisaient pas chez eux. Mais ces échanges restaient insuffisants et le corollaire de ces efforts d'autarcie économique résidait dans des migrations de travail : des saisonniers quittaient leur vallée en été pour se louer auprès d'éleveurs dans des vallées mieux loties, de jeunes actifs se louaient à l'année, ou recherchaient des engagements plus longs, dans divers emplois de services.

Quelques douzaines de bovins étrangers à Vallorcine passent aujourd'hui l'été dans le fond de la vallée sur des ensembles de pâtures et de friches entourées de clôtures électriques louées ensemble à des propriétaires locaux par des éleveurs étrangers à la vallée qui pratiquent de la sorte une « transhumance inverse ». D'autre part, une entreprise de type coopératif élève quelques vaches laitières sédentaires dans des prairies regroupées et une étable moderne munie d'un fenil le long de la route nationale pour approvisionner tant une ferme auberge qu'une laiterie et fromagerie artisanale. La présence de ce bétail, si elle contribue à réduire l'enfrichement, ne peut faire oublier ce que fut l'entretien de l'élevage jusque vers 1960. La production de lait et la préparation de fromage et la vente des veaux ou des bêtes de réforme en fin d'été étaient nécessaires à l'équilibre alimentaire des familles comme à l'assiette économique des ménages. Mais on n'avait ni assez de place ni assez de fourrage pour entretenir plus de trois ou quatre vaches et leur croit alentour des hameaux habités. Les agriculteurs pratiquaient donc la *remue* de leurs petits troupeaux familiaux. Ils ne les tenaient à l'étable et sous leur fenil que pendant le gros de l'hiver, ce qui représente quelque sept mois par an; au prix de va-et-vient à peu près quotidiens, ils les entretenaient à l'automne et au printemps dans des étables saisonnières du fond de la vallée — ceux des Montets et de la Poya — munies de fenils et groupées autour de fromageries possédées en commun à proximité de pâturages communaux étendus entre les marges des terroirs agricoles et la lisière de la forêt; en début d'été, ils conduisaient leurs petits troupeaux un peu plus haut, pour les nourrir dans des pâturages proches d'étables installées dans de petits chalets familiaux à usage saisonnier plus dispersés à la limite supérieure des terroirs cultivés à l'envers ou à l'endroit de la vallée; puis, au plein de l'été, du début de juillet aux premiers jours de septembre, presque tout le cheptel bovin de la vallée était collectivement confié à une équipe de *bovérons* et à un fromager pour vivre sur un alpage commun défriché et entretenu, c'est-à-dire irrigué et fumé, à la partie supérieure de l'endroit, à plus de 2 000 m d'altitude; le bétail redescendait de l'alpage dès les premiers froids, faisant de nouveau halte à l'étage de demie montagne déjà fréquenté en début d'été cependant que les divers coûts de l'alpage et ses fruits : fromages, sérac et

beurre, étaient partagés entre les participants au prorata de leur cheptel. Rien de tout cela, qui caractérisait aussi bien le pastoralisme alpin que celui de Vallorcine, n'existe plus et sa disparition a entraîné l'abandon de l'élevage des porcs qui, tant à l'alpage que dans le coin des étables familiales, étaient pour partie nourris des résidus de l'élaboration des fromages.

Une organisation collective du même ordre, mais bien plus simple, fonctionnait pendant tout l'été pour l'élevage des chèvres; chaque famille confiait, chaque jour de la belle saison la garde de son petit troupeau à un berger communal pour les conduire à travers les incultes et en marge de la forêt que le pâturage contribuait à contenir, comme le démontre le reboisement spontané enregistré un peu partout, notamment au col des Montets, depuis une quarantaine d'années; car ce système fut abandonné en 1949 ou 1950 et avec lui disparut presque tout le cheptel caprin de la vallée.

Il paraît douteux que les activités agricoles ou pastorales, qui ne sont plus que statistiquement résiduelles et parfois moins justifiées par des impératifs de production que par le souci d'entretenir quelques traits du paysage associé autrefois à l'économie rurale, puissent à court terme reprendre ici une importance décisive.

La plupart des Vallorcins d'aujourd'hui vivent directement ou non de services rendus aux touristes ou aux citadins de la zone de peuplement urbain de Chamonix et beaucoup des actifs résidant à Vallorcine vont travailler chaque jour dans la vallée de Chamonix ou plus en aval. On note, d'autre part, que la frontière joue à nouveau comme un facteur attractif, mais avec une inversion de polarité: au lendemain de la Seconde guerre mondiale, c'étaient pas mal de consommateurs français à peine sortis de la période des restrictions qui approchaient des épiceries frontalières établies du côté suisse pour s'y procurer des denrées encore rares en France; aujourd'hui, ce sont des consommateurs suisses qui assurent une partie importante du chiffre d'affaires de la boucherie-charcuterie installée à Vallorcine parce que les prix et les cours leur paraissent plus accessibles qu'en Suisse ou bien quelques visiteurs des expositions de peinture de la Fondation Giannada à Martigny qui s'avisent que les prix de l'hôtellerie sont moindres en Haute-Savoie qu'en Valais... Ces emplettes transfrontalières ont largement remplacé, pour ce qui est des contacts avec la Suisse, la tradition de pèlerinages qui conduisaient autrefois, et surtout avant 1914, beaucoup de Vallorcins vers un sanctuaire placé sous le patronage de Notre Dame, à Einsiedeln, un monastère du canton de Schwytz, où ils retrouvaient sans doute leurs lointains cousinages de la haute vallée du Rhône. Plus important peut-être, des salariés suisses attachés à l'entretien d'un complexe hydroélectrique frontalier viennent loger à Vallorcine où le coût des loyers est bien plus avantageux qu'en Valais: leur présence peu à peu accrue attire l'attention sur une autre nouveauté qui paraît beaucoup plus importante dans la

mesure où elle illustre le caractère très relatif de la frontière comme ligne séparative tout en demeurant fort discrète dans les paysages. D'immenses travaux, pour la plupart souterrains ou sous-glaciaires, ont en effet permis, depuis le début des années 1970, de dériver en direction du Rhône supérieur, à l'instar de l'ancienne diffluence glaciaire, une partie des eaux nées des glaciers du Mont Blanc et qui s'écoulaient par la vallée de Chamonix : galeries et siphons dirigent ces eaux et d'autres collectées dans les Aiguilles Rouges et dans le val Ferret, sur le versant valaisan du Mont Blanc, vers un lac de stockage de 225 millions de mètres cubes établi dans le vallon suisse d'Emosson qui est tributaire de l'Eau Noire; de là l'eau est dirigée vers une centrale appartenant aux chemins de fer suisses et vers la centrale électrique de Vallorcine, bâtie à l'extrémité du territoire national, puis elle est reprise pour être turbinée à nouveau en territoire valaisan grâce à la dénivellation de la vallée du Rhône; la productibilité annuelle de l'ensemble est de l'ordre de 635 millions de kWh et la production peut être concentrée pendant la saison d'hiver pour répondre à de brusques appels de puissance en provenance de n'importe quelle partie des bassins de clientèles desservis par Electricité de France ou par Electricité d'Emosson S.A.

La vallée naguère très isolée aux marges de deux territoires distincts se trouve de la sorte intégrée à des réseaux techniques et commerciaux immenses et encore extensibles. La frontière fut encore là pendant la Seconde guerre mondiale une ligne de séparation réelle, comme le rappelle une histoire de son franchissement, en 1943, dans les hauts de l'alpage de Vallorcine, par des juifs italiens en fuite évoqués par Rosetta Loy, *Cioccolata da Hanselmann*, Milan, Rizzoli, 1995. Elle n'est plus guère qu'une zone d'interférence entre des espaces caractérisés par des pouvoirs d'achat différents et des capacités de consommation inégales par rapport auxquels la montagne n'est plus guère qu'un décor. D'un recensement à l'autre, d'une élection à la suivante on note cependant que la composition de la population de Vallorcine évolue dans un sens qui atténue rapidement son originalité par rapport au reste du territoire français : de plus en plus nombreux se fixent dans la vallée des retraités ou des actifs qui n'y sont pas nés et n'y ont pas toujours d'affinités familiales, y choisissant simplement une résidence à leur goût ou décidant de s'y établir à proximité d'un emploi souvent occupé à Chamonix. Si la signification économique de la ligne frontière continue là d'être perçue, la particularité culturelle de ce territoire montagnard périphérique va donc en s'effaçant, ce qui rend ici la frontière de la France moins floue qu'elle n'était voilà un siècle ou deux.

